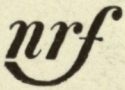
4

63

PAUL NIZAN

La Conspiration

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA CONSPIRATION

Extrait de la publication

PAUL NIZAN

LA CONSPIRATION

GALLIMARD

Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Gallimard, 1938.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

LA CONSPIRATION

Extrait de la publication

I

— En somme, dit Rosenthal, cette revue pourrait s'appelait *La Guerre civile...*

— Pourquoi non ? dit Laforgue. Ce n'est pas un mauvais titre, et il dit bien ce que nous voulons dire. Tu es sûr qu'il n'est pas pris ?

— La guerre civile est une idée qui doit être dans le domaine public, dit Rosenthal. Ça ne se dépose pas.

C'était un soir de juillet, à cette heure après chien et loup où la sueur s'évapore sur la peau et où toute la poussière du jour achève de retomber comme les cendres d'un incendie perdu ; un assez vaste ciel s'étendait au-dessus du jardin, qui n'était qu'un petit enclos d'arbres grillés et d'herbe malade, mais qui faisait tout de même éprouver au cœur des collines de pierre de Paris le même genre de plaisir qu'une prairie.

Dans les appartements de la rue Claude-Bernard, que Laforgue et ses amis épiaient parfois pendant des heures comme s'ils avaient abrité des secrets importants, les gens commençaient à se préparer à la nuit ; on voyait vaguement passer devant une lampe une épaule ou un bras nu : des femmes se déshabillaient, mais elles étaient trop loin pour qu'on pût distinguer

si elles étaient belles ; elles ne l'étaient pas. C'étaient plutôt des dames entre deux âges qui enlevaient des corsets, des ceintures et des gaines comme des pièces d'armure ; les plus jeunes habitantes de ces maisons, celles dont les chansons jaillissaient parfois du fond d'une cuisine, couchaient sous les combles : on ne les voyait pas.

Des airs de musique, des discours, des leçons, des réclames sortaient de la gueule des hauts parleurs dans un rabâchage confus ; de temps en temps, un autobus grinçait à l'arrêt de la rue des Feuillantines ; il y avait pourtant des moments où une espèce de grand silence marin déferlait paresseusement sur les récifs de la ville.

Rosenthal parlait. Il parlait toujours beaucoup parce qu'il avait une voix prophétique et qu'il pensait persuader facilement à cause du timbre de sa voix ; ses compagnons l'écoutaient en regardant les reflets framboise de Paris au-dessus de leurs têtes, mais ils songeaient confusément aux femmes qui se couchaient et qui disaient à leurs maris, à leurs amants des mots de machines parlantes ou peut-être des phrases bouleversantes de haine, de passion ou d'obscénité.

C'étaient cinq jeunes gens qui avaient tous le mauvais âge, entre vingt et vingt-quatre ans ; l'avenir qui les attendait était brouillé comme un désert plein de mirages, de pièges et de vastes solitudes. Ce soir-là, ils n'y pensaient guère, ils espéraient seulement l'arrivée des grandes vacances et la fin des examens.

— A la rentrée, dit Laforgue, nous pourrons donc publier cette revue, puisqu'il se trouve des philantropes assez naïfs pour nous confier des argents qu'ils

Extrait de la publication

ne reverront pas. Nous la publierons, et au bout d'un certain temps, elle mourra...

— Bien sûr, dit Rosenthal. Est-ce que l'un de vous est assez corrompu pour croire que nous travaillons pour l'éternité ?

— Les revues meurent toujours, dit Bloyé. C'est une donnée immédiate de l'expérience.

— Si je savais, reprit Rosenthal, qu'une seule de mes entreprises doive m'engager pour la vie et me suivre comme une espèce de boulet ou de chien fidèle, j'aimerais mieux me foutre à l'eau. Savoir ce qu'on sera, c'est vivre comme les morts. Vous nous voyez, dans des quarante ans, dirigeant une vieille *Guerre civile*, avec les sales gueules de vieillards que nous aurons, façon Xavier Léon et *Revue de Métaphysique !*... Une belle vie, ce serait une vie où les architectes construiraient des maisons pour le plaisir de les abattre, où les écrivains n'écriraient des livres que pour les brûler. Il faudrait être assez pur, ou assez brave, pour ne pas exiger que les choses durent...

— Il faudrait, dit Laforgue, être absolument délivré de la peur de mourir.

— Pas de romantisme, dit Bloyé, ni d'angoisse métaphysique. Nous faisons des projets de revue et nous avons des conversations élevées parce que nous n'avons ni femmes ni argent ; il n'y a pas de quoi s'exciter. D'autre part, il faut faire des choses, et on les fait. Ce ne sera pas toujours des revues.

— Si on allait boire, dit Pluvinage.

— Allons, dit Jurien.

Ils sortirent du jardin pour aller boire et ils avaient le choix parmi tous ces cafés qu'il y a entre la place du Panthéon et le Jardin des Plantes. Ils descendirent

Extrait de la publication

la rue Claude-Bernard et remontèrent l'avenue des Gobelins jusqu'au *Canon des Gobelins* qui fait toujours le coin de l'avenue et du boulevard Saint-Marcel. La terrasse du café était pleine de gens démolis par le travail et la chaleur, qui bredouillaient des conversations absurdes et coupées ou qui se disaient des vérités offensantes en attendant l'heure d'aller dormir deux par deux dans des lits moites, au fond de tristes chambres ; il y avait aussi quelques filles brillantes avec leurs regards vigilants de onze heures du soir ; l'une d'elles était une jeune femme un peu forte dont les cheveux frisés étaient légèrement répugnants parce qu'ils faisaient penser à une aisselle ou à un sexe, mais elle avait de beaux genoux qui luisaient comme des pierres noires.

Ils s'assirent et regardèrent les buveurs autour d'eux, mais il faisait si chaud qu'on n'avait pas envie de se passionner pour l'existence des hommes et qu'il n'était même pas facile de se persuader qu'ils étaient autre chose que des images, des projections, des reflets. Laforgue s'intéressait plutôt à la femme aux cheveux frisés et elle finit par se lever de sa chaise pour entrer dans le café ; Laforgue la suivit jusqu'au lavabo dans le sous-sol ; la dame du lavabo dit :

— Nous continuons à aller vers le beau : le baromètre est bon.

— Il fait pourtant orageux, dit la jeune femme. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, madame Lucienne, mais on se sent les nerfs en pelote. On me passerait la main dans les cheveux qu'ils feraient des étincelles comme le dos des chats.

Laforgue demanda un numéro de téléphone qui n'existait pas.

— On ne répond pas, dit la dame du lavabo.

— Ça ne m'étonne pas, dit Laforgue.

La femme s'était mis de la poudre, du rouge, et du noir aux cils, après avoir craché sur une petite brosse. Elle sourit à Laforgue et s'éloigna devant lui ; sur les marches de l'escalier qui tournait et qui était raide, elle lui demanda :

— C'est pour ce soir ?

Laforgue était debout trois marches au-dessous d'elle et il voyait à la hauteur de ses yeux un ventre un peu bombé sous le crêpe de Chine noir de la robe.

— C'est ce que je me demandais, répondit-il. Mais ce sera plutôt pour un autre jour, il ne fait pas un temps, avec ce baromètre qui est trop bon.

— C'est dommage, dit-elle, nous aurions bien fait l'amour. Tu le regretteras, et moi, je serais descendue pour rien.

— Tu prendras bien un verre tout de même, dit Laforgue.

Ils s'assirent à une table dans l'intérieur du café déserté ; le percolateur sifflait au-dessus de la tête de la caissière, le garçon s'endormait ; ils le réveillèrent. Par la fenêtre ouverte on voyait une rangée de nuques qui en disaient long sur les visages. La femme but de la menthe verte et se mit à parler, et comme il ne l'avait suivie que pour un seul geste, Laforgue commença à lui caresser les genoux, puis il se leva et rejoignit ses camarades.

— Tu avais une touche ? demanda Bloyé.

— Comme tu dis, répondit Laforgue. C'était une femme qui avait soif et notamment d'affection, elle était tendre, elle en arrivait aux projets d'avenir. Un dimanche, disait-elle, nous irions voir ma petite fille qui est en nourrice près de Feucherolles, vous connaissez peut-être, on descend à Saint-Nom-la-Bretèche, plus loin que Marly-le-Roi, vous devez aimer les enfants.

Un beau dimanche qui s'annonçait pour un ami des enfants, des canaris et des chats.

Quand il fut près de minuit, Rosenthal s'en alla parce qu'il habitait loin du quartier, à la Muette, où les gens vivent dans de trop grands coquillages de pierre, le long de rues nettes comme des allées de cimetières à concessions perpétuelles.

Rosenthal, quand il était debout sur la plate-forme de l'A X qui le ramenait du Jardin des Plantes vers la gare de Passy, pensait avec fureur au puissant domaine des familles. Depuis vingt-trois ans qu'il respirait cet air de la Muette, — qui ne vaut pas la brise qui souffle à minuit sur les pawlonias du parc Montsouris mais enfin, — il avait de quoi occuper le temps de ses retours avec des souvenirs d'enfance, les conférences des nurses et des nourrices sur les pelouses de la Muette autour des voitures d'enfant en cercle comme des chariots de nomades qui ne sont pas rassurés par la nuit, les jeux avec les enfants du Bois qui jouent en gants blancs, qui jouent sans déranger leurs cheveux de soie, et plus tard, à la sortie de Janson, les promenades dans l'Allée des Acacias et dans l'allée de Longchamp en pensant à Odette de Crécy, et les jeunes filles du dimanche matin sous les marronniers en fleurs de l'avenue du Bois, quand tout a une odeur de printemps, d'essence, de cheval et de femmes.

Il y a plus d'un quartier juif à Paris : le XVIe arrondissement n'était pas celui où Bernard Rosenthal aurait choisi le plus volontiers de vivre, mais chaque fois qu'il pensait à la rue Cloche-Perce et à la rue

Extrait de la publication

du Roi-de-Sicile, ce n'était pas possible non plus ; les tire-bouchons de cheveux des derniers émigrés de Galicie ne lui semblaient pas beaucoup moins révoltants que les Œuvres de la famille de Rothschild et il ne croyait pas qu'un saut du XXe siècle et de la Muette dans le XVIe siècle et Vilna, Varsovie fût une si brillante solution.

Un jeune bourgeois français comme Laforgue, lorsque l'envie le prend de se révolter contre la condition que sa classe lui fait, connaît des problèmes de rupture moins complexes : la race et ses mythologies, les connivences d'église, de clan et de charité ne lui masquent pas longtemps les profils véritables de la société. Un écart hors de la route qu'on a tracée pour lui, comme le mouvement d'un poulain qui prend peur et qui bronche, la brisure avec les fidélités paternelles suffisent à le faire retomber au milieu d'une espèce humaine dépourvue d'histoire ou que l'histoire n'entrave guère. Tout s'arrange assez promptement : s'il recherche, pour s'y reconnaître, quelques conseils posthumes de ses ancêtres paysans, ils ne sont jamais loin. Infidèle à son père qui a tant fait pour lui et qui ne se prive pas mon Dieu de le lui reprocher, il peut se consoler en s'écriant qu'il est du moins fidèle à son grand-père : rien ne menace plus profondément la solidité bourgeoise que ces chassés-croisés de trahisons qui se compensent, qui ne sont que les suites communes des célèbres étapes de la démocratie.

Rosenthal ne savait vraiment pas où sauter, à qui être fidèle. Ses ancêtres rabbins, ce n'était pas si

Extrait de la publication

drôle, et que faire à Paris de leurs conseils pleins de Zohar, de Talmud ? Il avait trop d'estime pour lui-même pour ne point s'avouer, en dépit de ce respect humain qui fait tant pour la défense des causes perdues, que les plus humiliés des siens ne le dégoûtaient pas moins que les plus triomphants, les plus riches, que ceux qui avaient fini par acquérir une étonnante sûreté de catholiques comme si le Ciel et l'Enfer leur avaient aussi appartenu : les synagogues pathétiques au premier étage d'un immeuble crevassé du quartier Saint-Paul, d'où descendent le samedi de si extravagants vieillards, les inscriptions *kasher* sur la vitre des boucheries, cette odeur d'orient encensé qu'on respire à deux cents mètres du bazar de l'Hôtel de Ville et de l'église Saint-Gervais, les grandes jeunes filles un peu trop blanches de peau et dédaigneuses, à côté d'un père en chapeau melon sur le seuil d'une boutique de tailleur, les petites bandes de voleurs à la tire dans les bars polonais, les écharpes de soie blanche tissées de fils aux couleurs du crépuscule et de la lune, Bernard ne s'en accommodait pas mieux que des grands mariages de ses cousins dans le temple de la rue de la Victoire ou de la rue Copernic, avec les hauts de forme en couronne autour de la *houpe* et les fourrures des dames dans la travée de gauche, des histoires de reports, de déports, de coulisse et de parquet, des jeunes filles qui lui parlaient, quand il les rencontrait chez sa belle-sœur Catherine, avec des voix nonchalantes et un rien d'accent anglais, de leurs croisières de vacances au Spitzberg ou dans les Cyclades, dont la mode commençait alors : Bernard ne tenait pas à changer de prison.

Les meetings passionnés des ouvriers fourreurs dans la petite salle de la rue Albouy ne l'aidaient pas beaucoup : les orateurs n'y parlaient guère que yiddisch,

Extrait de la publication

il n'en savait pas un mot ; dans sa famille, on ne citait plus sans rire un mot de la langue oubliée depuis le temps qu'on avait trahi la pauvreté, l'exil et la colère. Il ne croyait pas enfin que les juifs eussent droit à une libération particulière, un nouvel acte d'alliance avec Dieu : il entendait que cette libération fût noyée dans une mise en liberté générale où se perdraient à la fois leurs noms, leur malheur et leur vocation. D'ailleurs, Bernard ne voulait encore qu'être libéré, il s'inquiétait peu de libérer personne.

Il était en somme assez difficile à Rosenthal d'oublier qu'il était juif : il tirait parfois de son nom une sorte de honte qu'il jugeait ignoble et dont il rougissait, il en tirait aussi de la fierté, et il lui arrivait de commencer au milieu de ses amis une phrase par ces mots « moi qui suis juif », comme s'il avait reçu en héritage des secrets qu'ils ignoreraient toujours, des recettes de connaissance de Dieu, d'intelligence, de révolte, comme s'il avait eu à exploiter pour son salut une histoire exaltante et sanglante de batailles, de pogroms, de migrations, de poursuites, d'exégèse, de science, de pouvoir réel, de honte, d'espérance et de prophétie. Mais il lui suffisait de se retrouver parmi les siens pour les détester, pour se dire que la bourgeoisie juive était plus affreuse que toutes les autres, la banque juive plus impitoyable que la banque protestante, que la banque catholique : il connaissait bien mal l'économie des autres confessions.

Mais quel malheur de traîner avec soi des problèmes de deux mille ans, les drames d'une minorité ! Quel malheur de n'être pas seul !

Les Rosenthal habitaient avenue Mozart, à une époque où presque tous leurs parents, leurs amis

Extrait de la publication

restaient encore fidèles à la plaine Monceau et envoyaient leurs fils au Lycée Carnot ou au Lycée Condorcet et leurs filles au cours Dieterlen, où le grand déplacement vers Passy et Auteuil n'avait pas encore pris l'ampleur singulière qu'il devait prendre dans les années suivantes.

On suivait d'abord un grand couloir de pierre blanche coupée par de longues glaces et de sanglantes banquettes de velours grenat et on arrivait au rez-de-chaussée des Rosenthal. C'était un grand appartement qui donnait par des portes-fenêtres sur un jardin humide entouré de grilles et obscurci par les hauts immeubles blancs. Le grand et le petit salon étaient envahis de statues, de livres reliés, de tableaux sombres et de consoles à pieds dorés ; il y avait un piano à queue, un gros saurien luisant protégé par un châle de Séville, une harpe, des toiles de Fantin-Latour et de Dagnan-Bouveret, qui dataient de ce temps où les peintres avaient tout à gagner à adopter de doubles noms qui leur conféraient une noblesse roturière.

M. Rosenthal était agent de change : on se serait cru chez un grand chirurgien, et les jours où Mme Rosenthal recevait, toutes ses invitées paraissaient attendre l'heure d'un rendez-vous et un verdict sur l'état de leur appendice ou de leurs ovaires : le moment n'était pas encore venu de livrer ces appartements meublés vingt ans plus tôt avec un amour égaré aux décorateurs de mil neuf cent vingt-cinq ; seuls les jeunes ménages commençaient à s'installer dans des pièces blanches meublées de verre et de métal : on ne sortait toujours pas de la médecine.

Bernard entra chez lui. Dans cet appartement solennel, sa chambre n'avait que l'ambition d'être austère : elle était meublée d'une grande table, d'un lit de cuivre que Bernard avait jugé moins frivole qu'un

Extrait de la publication

nrf

Extrait de la publication